

2013  
LES

# Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°31 – 15.04.2013

## CARAMBAR!

Il y a deux semaines tombait la terrible nouvelle: « Nous arrêtons les blagues. On veut se rapprocher des enfants, avoir une réelle utilité, un rôle éducatif, expliquait Magali Mirault, chef de groupe chez Kraft Foods, qui possède Carambar. Désormais, on va pouvoir déguster nos bonbons tout en se cultivant ».

Mais en réalité c'était une blague! Un coup marketing! Rien de cela n'était vrai. Car enfin, avoir une réelle utilité? Avoir un rôle éducatif? Se cultiver? Vous n'y songez même pas! Ce type de préoccupation est à l'exact opposé de ce qui fait la fortune des compagnies américaines qui s'intéressent à la jeunesse, alors...

Je mesure toutefois que j'ai grand tort de maltraiter les Blagues Carambar. Il en est de fort aimables. Jugez-en par vous-même:

• *Qu'est-ce qu'un squelette dans une armoire?*

*C'est quelqu'un qui a gagné à cache-cache.*

• *Un « e » parle avec un « é »:*

*– Tu peux répéter, je ne comprends rien avec ton accent!*

et pour conclure:

• *Dans un cocktail, une actrice rencontre une romancière qu'elle déteste:*

*– J'ai beaucoup aimé votre dernier livre. Qui vous l'a écrit?*

*– Je suis contente qu'il vous ait plu. Qui vous l'a lu?*

C'est beau, non?

Michel Lalet



## l'écrivain de la quinzaine

### PIERRE PACHET QUI DIRA MON NOM?

À la première page, il s'explique sur ce curieux titre. À la seconde, on tombe sur cette première phrase: « Ma mère mourut j'avais cinq ans ». Ce n'est pas le fils qui est devenu le père, c'est l'écrivain. Juif d'Odessa, Simkha Apatchevsky vient en France finir ses études de médecine.

Mais il ne s'agit pas d'un livre de souvenirs filiaux. Dans la seconde partie, Pierre Pachet pénètre l'âme paternelle pour nous dire les troubles de la fin de vie. Il nous montre véritablement comment s'altère la perception de l'être.

C'est l'entreprise littéraire qui intéresse. Comment parler « à la place de » ou plutôt « de la place de »? Nous avons tous fait l'expérience de notre incapacité à savoir qui sont nos parents. Je ne parle pas seulement de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont vécu – à partir de dix douze ans, suffisamment d'éléments affleurent – mais de ce qu'ils étaient dans leur for intérieur. Pour cela il faut d'abord se décentrer, oublier l'image que l'on a d'eux, « les reconnaître dans leur propre dimension d'individus à part entière » (Misako Nemoto). « La parole de mon père mort demandait à parler par moi, comme elle n'avait jamais parlé, au-delà de nos deux forces réunies. »

L'immigration cesse alors d'être une « péripétie » de la vie, elle devient un drame profond: « Ce qui restait derrière moi était voué à la destruction ». La douleur du partir non seulement ne s'efface jamais mais elle se transmet de génération en génération car « il faut deux générations pour faire un individu ». « Ce qu'il avait été, ce qu'il avait porté et qui avait compté pour moi, il n'était plus là pour s'en charger. Ceci existait néanmoins encore, c'était même crucial pour moi, cela flottait comme un pardessus abandonné et dépourvu de cintre ou de porte-manteau. »



Derrière le déplacement géographique, il se joue bien autre chose, quelque chose qui nous constitue dans notre être profond. Pierre Pachet déclare avoir trouvé, dans l'écriture de ce texte, sa vocation d'écrivain, l'écriture étant ce « mouvement par lequel [l'écrivain] se confie à ce qu'il ignore ».

D'une certaine façon, *Autobiographie* est le seul livre fictif de Pierre Pachet (car le *je* narratif y est fictif), tous les autres, dont l'admirable *Devant ma mère*, parlant en son nom.

Il fera le voyage du pays paternel. Il s'en explique dans *Conversations à Jassy*:

*« Le plus souvent, le voyageur en visite dans le pays de son passé ne cherche pas à montrer ou démontrer, encore moins à convaincre. C'est à lui-même qu'il parle. Quand il essaie de reconnaître la forme de quelque chose qui fut, et qui fut lui, il essaye de trouver des points d'appui pour se persuader que ce fut réel, qu'il n'a pas rêvé, qu'il ne rêve pas: qu'il existe vraiment, comme une chose du monde, malgré la destruction, l'instabilité et la méchanceté. Il ne cherche pas à reprendre racine dans la stabilité d'un lieu du monde: il cherche, au contact de la fragilité des choses, à se reconnaître lui-même comme lieu d'enracinement. Un lieu provisoire et instable, mais le plus réel de tous. »*

J'ai cité *Devant ma mère*. Le fils rend compte de la lente dégradation des derniers temps: « Je me sens comme devant une figure très ancienne, une statue faiblement animée mais puissante, monumentale ». La parole l'a quittée, elle s'abandonne à une langue « libérée des contingences extérieures, une langue de la solitude » (Laurent Margantin). Le fils tente vainement de s'y insérer, de rattacher ces phrases incohérentes, ces mots, à ce que fut la vie sa mère. Elle ne le reconnaît plus comme son fils et lui tente, méthodiquement, religieusement, de lire ce qui reste du langage dans ce désastre des sens. « Vous le reconnaissez? dit l'aide-soignante. C'est Pierre. – Pierre Pachet, dit alors distinctement ma mère. »

Et moi, qui dira mon nom?

Roger Wallet

## À la porte du camp

*Un homme est assis sur une chaise, face au public.*

**Ulrich** – Depuis la fin de la guerre, j'ai vécu une vie heureuse. Je me suis marié et j'ai maintenant trois enfants et cinq petits-enfants. J'ai rapidement trouvé un travail dans une usine d'automobile. J'ai vécu une vie superbe. Mais me voilà vieux... avec cet horrible souvenir qui me ronge depuis ma jeunesse... *(Un silence)* Tout aurait été différent si, ce matin-là, je n'étais pas allé acheter du pain...

2

*Dans la boulangerie.*

**Ulrich** – Bonjour. Une baguette, s'il vous plaît.

**La boulangère** – Désolée, monsieur, mais il n'y en a plus... Attendez... Petra ! Il n'y a plus rien ?

**Petra** – *(Quelques instants plus tard)* Voilà ce que j'ai trouvé...

**Ulrich** – Merci, mademoiselle ! *(Il la regarde dans les yeux)* Merci... Petra ?

*Petra est gênée de ce regard insistant mais elle dévisage aussi Ulrich.*

**La boulangère** – *(Parlant bas)* Monsieur... *(Un peu plus fort)* Monsieur ?

**Ulrich** – *(Reprenant ses esprits)* Euh oui... Ah oui, tenez ! *(Il verse quelques pièces sur le comptoir et sort, non sans jeter à nouveau un regard vers Petra.)*

3

*Plusieurs clients. Ulrich entre et regarde partout... jusqu'à ce qu'il aperçoive Petra en train de servir les clients. Il attend son tour.*

**Petra** – *(Un peu gênée, sourire au coin des lèvres)* Et pour vous, monsieur, ce sera ?

**Ulrich** – *(Sûr de lui)* Apprendre à vous connaître !

**Petra** – *(Rougissante, ne sachant que répondre)* Venez donc au parc... le parc juste en face... vers 18h.

4

*Ulrich est assis sur un banc du square. Petra se dirige vers lui.*

**Ulrich** – Vous êtes... magnifique !

**Petra** – *(Toute rouge, timidement)* Pourquoi voulez-vous apprendre à me connaître ?

**Ulrich** – Venez vous asseoir près de moi.

**Petra** – *(Elle s'assoit. Elle le regarde)* Vous ne m'avez pas répondu.

**Ulrich** – Depuis la première fois que je vous ai vue, je ne cesse de penser à vous. *(Il lui prend la main)*

**Petra** – *(Elle sourit)* Moi aussi, je ne pense plus qu'à vous...

5

*En été. Ulrich et Petra se promènent main dans la main.*

**Ulrich** – Ça te dit, un chocolat chaud ?

**Petra** – Oui, pourquoi pas ?

*Ils entrent au café, s'assoient et commandent.*

**Petra** – Au fait, tu sais où je travaille mais toi, où tu travailles ?

**Ulrich** – Je travaille dans les camps.

**Petra** – *(Bouleversée. Elle lâche la main d'Ulrich)* Dans les camps ?

**Ulrich** – Qu'est-ce qu'il y a ?

**Petra** – Rien, rien... Je ne me sens pas bien, j'ai mal à la tête. Je préfère rentrer chez moi. *(Elle se lève)*

**Ulrich** – Attends, je te raccompagne.

6

*En automne. Sous le même arbre, sur le même banc. Ils se regardent, ils sont dans les bras l'un de l'autre.*

**Petra** – Ulrich ?

**Ulrich** – Oui, ma chérie ?

**Petra** – J'ai quelque chose à te dire...

**Ulrich** – Tu peux tout me dire, tu sais...

**Petra** – *(Avec un petit sourire)* Oui, je sais... *(Un silence. Ulrich la dévisage)* Ma grand-mère... était juive... Donc je le suis aussi... *(Un long silence. Ulrich est tétanisé)* Je savais que tu allais réagir comme cela... *(Elle se lève.)*

**Ulrich** – *(Il se lève et la retient)* Non, attends, ne t'inquiète pas... C'est pas grave... – *Ils s'embrassent.*

7

*En hiver. Amoureux, dans les bras l'un de l'autre.*

**Petra** – Demain je travaille.

**Ulrich** – Je viendrai te chercher le midi, on mangera ensemble.

8

*Devant la boulangerie fermée. Personne dedans. Ulrich panique. Il demande à un passant.*

**Ulrich** – La boulangerie est fermée ?

**Le passant** – Oui... Et je pense qu'elle est fermée définitivement...

**Ulrich** – Définitivement ? Et pourquoi ça ?

**Le passant** – *(Il dévisage Ulrich)* Jüden !

9

*Ulrich assis sur sa chaise, en uniforme.*

**Ulrich** – Deux jours plus tard, je laissai tomber. J'étais désespéré. Je l'avais cherchée partout... *(Un silence. Il lâche une larme.)* Le lendemain je retournai travailler au camp. Je gardais l'entrée de la chambre à gaz. La file était là, devant moi, des hommes, des femmes, des enfants. Nus. Silencieux. Certains priaient, je voyais leurs lèvres bouger. J'ouvris la porte et ils entrèrent. C'est alors que, dans la file... *(Un long silence)* ... j'aperçus Petra. J'étais pétrifié. Impossible de désobéir aux ordres, on m'aurait tué. Je la regardais avancer, la tête baissée. Quand elle fut à trois mètres, elle releva les yeux et me vit. *(En pleurant)* Elle pleurait et moi... *(Il sanglote bruyamment)* Elle est

entrée. Quand il n'y eut plus personne dehors, je refermai la porte... (Il se lève de sa chaise.) Je n'ai rien fait... (Un silence) Voilà... Vous devez penser que je suis quelqu'un d'horrible... Que peut-être je ne mérite même pas d'être appelé un homme... (Un long silence. La lumière baisse progressivement.) Vous avez raison. Je suis vraiment une merde... *Ich bin Scheiß!*...

Nathalie

## Une fois par an

Hall d'aéroport. Une pancarte : Aeroporto Marco Polo di Venezia. Sortie de plusieurs voyageurs. Arrive une femme voilée ; la trentaine ; elle porte une petite valise et vient sur le devant de la scène.

**Esma** – J'arrive d'Izmir, en Turquie. Une fois l'an, toujours ce même week-end, je fais le voyage. Je pars le vendredi et je rentre le dimanche soir. C'est toujours comme ça, tous les ans. Tous les ans, je fais le voyage d'Izmir à Venise, où j'habitais avant...

*Elle ouvre sa valise, enlève son voile, le plie et le range. Elle sort un foulard rouge qu'elle se met autour du cou. Elle referme sa valise et s'en va. Noir.*

2

Un homme, vêtu d'une chemise blanche et d'une cravate noire, la trentaine, vient sur le devant de la scène.

**Youssef** – Je m'appelle Youssef Salvadori. Je viens à cet endroit tous les ans, le même jour, à la même heure...

*Arrive la femme. Elle pose sa valise. Tous deux se regardent longuement et se sourient. L'homme s'avance vers elle et lui prend les mains.*

**Esma** – Cela fait maintenant dix années...

*Ils sortent tous deux de scène, main dans la main, l'homme portant la valise. Ils ne se quittent pas du regard.*

3

Un homme et une femme âgés. La femme tient le téléphone.

**La vieille femme** – Allô ?... Esma ?... Êtes-vous bien arrivés chez ta tante à Ankara ?... Ton mari a bien supporté le voyage ?... Oui, oui, d'accord !... Oui, je te rappellerai dimanche matin... (À son mari) Notre fille est arrivée à sa trentaine. Elle est mariée depuis dix années maintenant. Elle a tout ce qu'elle veut mais je ne la sens toujours pas heureuse...

**Le vieil homme** – Mais non, voyons ! Tu t'inquiètes toujours pour rien. Elle va bien.

*Ils sortent lentement. Noir.*

4

Une place publique.

*Esma à dix-sept ans, avec une frange ; elle est vêtue d'une robe bleue.*

**Esma** – J'attends quelqu'un... Il ne devrait pas tarder. Je suis pressée de le voir. Je ne le connais pas, je ne lui ai jamais parlé mais j'aimerais bien... C'est toujours à cette heure-ci qu'il traverse cette place... Je l'attends...

*Arrive Youssef, à dix-neuf ans ; vêtu élégamment. Il aperçoit la jeune fille. Il s'arrête. Tous les deux se dévisagent. Ils se sourient. Ils s'adressent la parole en même temps :*

**Youssef et Esma** – Vous ne... ?

*Ils rient. Ils se dévisagent. Il lui tend la main, elle met sa main dans la sienne. Ils sortent.*

5

*La même Esma qu'à la scène 4. Sa mère a, elle aussi, treize ans de moins.*

**Esma** – C'est lui que je veux, je ne veux personne d'autre !

**La mère** – Non ! Nous ne te donnerons jamais notre autorisation. Ses parents sont chrétiens et ça...

**Esma** – Et alors ? Lui est musulman.

**La mère** – Nous allons te marier dans un mois avec ton cousin. Comme ça, tu n'auras pas le choix, tu seras bien obligée.

*Esma sort en pleurant. Sa mère la suit en pestant.*

6

*La même Esma et le même Youssef qu'à la scène 4.*

**Esma** – Mes parents ne veulent pas. Dans un mois je repartirai en Turquie...

*Elle se serre dans les bras de Youssef. Tous les deux pleurent.*

**Youssef** – Nous ne serons peut-être pas unis sur le papier mais personne ne peut rien contre notre amour. Notre cœur le fera.

**Esma** – Chaque année, ce même jour, au même endroit, nous nous retrouverons pour nous le dire.

**Youssef** – Une seule fois par an jusqu'à la fin de notre vie. Ici, à cette heure...

*Ils s'enlacent. La lumière tombe doucement.*

7

Hall d'aéroport. Une pancarte : Aeroporto Marco Polo di Venezia.

*Esma et Youssef arrivent, Youssef porte la valise. Il la pose. Ils se prennent les mains, se regardent longuement. Youssef s'en va à reculons, en la regardant.*

*Esma ouvre la valise. Elle enlève son foulard rouge, le plie et le range. Elle sort son voile et le passe devant son visage.*

Seda

*Nathalie et Seda sont élèves de troisième au collège Henri-Baumont de Beauvais, dans la classe de Laura Déré. Elles ont écrit ces textes en 2013, dans le cadre d'un atelier d'écriture animé par Roger Wallet.*

## NOUS ET LA NUIT

Nous dans la blondeur du jour sur les routes du Midi  
 Nous des joies mortes et des vraies douleurs  
   dans la mélancolie des étangs  
 Nous avec ce chien jaune qui bave des chagrins étoilés  
 Nous quand de nos ventres amoureux nos cœurs  
   filent la laine de la joie  
 Nous dans le roman du silence avec ses mots blessés  
 Nous dans les Pâques aux confins de tes prairies  
 Toi dans ta petite mort au rendez-vous  
   des sentinelles et des solitudes  
 Moi dans le miroir périlleux de tes yeux  
   et des mémoires fugitives  
 Nous dans l'île azurée sauvage et fermée  
 Nous avec ces coquelicots rouges de l'absence  
   au bord de ta nuit  
 Nous et nos mains sur nos épaules dans la fraîcheur du soir  
 Toi avec un vert et un bleu d'outre-rêve  
   quand les charmes s'inventent un nouveau soleil  
 Toi dans les collines de ton enfance perdue à chercher ta vie  
 Moi dans l'étrange joie des baisers du chagrin  
 Nous sur les lèvres de la nuit à sonder  
   l'alliance des temps d'aimer et des paroles blondes  
 Nous dans le crachin de l'aube à fouler l'herbe merveilleuse  
   qui guérit les blessures  
 Toi avec le cri des mésanges à sécher des larmes inconnues  
 Moi avec ce cerf blanc pour t'offrir les mystères de la nuit  
 Nous des saisons de ta vigne et de la mer réconciliée  
 Nous des mémoires vivantes qui s'évanouissent  
   dans l'amour aux nues  
 Alors l'aventure renaîtra dans l'argile du temps et des nuits.

## POÈMES INÉDITS DE COLETTE GIBELIN

Ce qui s'achève a goût d'étoiles  
 filantes dans la nuit  
 et paroles d'écume

Ce qui s'achève est saveur sur la langue  
 Sel et sucre confondus  
 Sang et sable  
 Tous les suc  
 Toutes les sèves

Ce qui s'achève est longue marche  
 rompue  
 mais rayonnante

Nul ne peut retenir la lumière  
 Source et blessure  
 Elle coule et dévore le temps

Ce qui s'achève ne cesse pas  
 Ne cède pas

Joie  
 Pont suspendu au-dessus du fracas  
 Verte oasis dans le désert  
 Délire, ô mon soleil,  
 tes fauves sont lâchés,  
 tes flèches sont lancées

Un noyau de lumière  
 habite le présent  
 Mon cœur s'y noie

**Luc Vidal**  
 mars 2013

*Ces poèmes sont extraits du Chiendents n°30, « Colette Gibelin, Entre doute et  
 ferveur », éd. du Petit Véhicule, Nantes (mars 2013)*

## La chanson, quand elle marche sur cinq pieds

*De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.*

Paul Verlaine le sait dès 1874, date à laquelle il écrit cet Art Poétique. Il sait que la chanson, la mélodie, la musique grande ou petite se sent plus à son aise sur des versifications libres que sur des alexandrins ou sur des décasyllabes. Et qu'elle se sent mieux encore sur des vers impairs. Que l'on n'aille pas croire cependant que Verlaine aurait inventé cette forme. Hugo l'avait fait depuis longtemps. Mais Hugo s'était donné le droit de tout faire, même s'il refusait que l'on puisse déposer de la musique sur ses vers ! Pourtant ce même Hugo s'est fait damer le pion sur ce terrain. Par une jeune femme : Marceline Desbordes-Valmore avait écrit près de soixante ans avant cet Art Poétique de Verlaine et en vers de cinq pieds :

*Je crains Dieu ma mère  
J'ai l'amour au cœur  
Point de haine amère  
Partout, point de peur.  
Mais à l'ange ou femme  
Que je viens de voir  
J'ai donné mon âme  
Pour bien peu d'espoir.*

La chanson contemporaine la plus fameuse faite sur cette métrique de cinq pieds est sans doute celle de Brel

*Ne me quitte pas  
Il faut oublier  
Tout peut s'oublier  
Qui s'enfuit déjà  
Oublier le temps  
Des malentendus...*

Mais comme vous le savez, dans une chanson, il y a la musique ! La musique composée par Brel pour ce texte est une sorte de lamento, à la structure lancinante (- -) (- - -). Fredonnez la musique de Brel en remplaçant les paroles par ceci : (1-2) (1-2-3) / (1-2) (1-2-3) / (1-2) (1-2-3)... Dans cette chanson, on quitte rarement cette structure. Effet plombant garanti... que Brel au demeurant cherchait à obtenir !

À l'inverse du lamento, les cas où sur ces mêmes vers de cinq pieds la musique offre une structure (1-2-3) (1-2) / (1-2-3) (1-2). Même si, à mes yeux cette structure reste trop « collée » au texte, elle donnera un caractère

beaucoup plus léger à ce que l'on perçoit, comme avec ce texte de Claude Nougaro :

*Dans l'île de Ré      Mes parents y vivent  
Ma belle adorée      Au près de la rive  
Je t'emmènerai      Bordée de salive  
Demain                  Nacrée*



*C'est pour vous tous que sur mes doigts la nuit, je compte mes pieds — Claude Nougaro (Dansez sur moi)*

Il est vrai que la petite astuce du rejet d'un vers de deux pieds en fin de strophe aide à alléger l'affaire...

Ce qui est cependant commun à l'une comme à l'autre de ces deux chansons, c'est que l'on entend instantanément la structure de ces vers de cinq pieds. Elle est omniprésente et frappe l'oreille comme un martèlement, un cadencement, une emprise qui ne se relâche jamais, à la manière des percussions dans le *Boléro* de Ravel. Cette cadence 1-2 / 1-2-3 ou 1-2-3 / 1-2 est entrée dans nos crânes, pire que la *Danse des Canards*... soit dit au passage texte en vers de 7 pieds ! Sept étant une métrique des plus fréquentes dans les chansons, on y reviendra peut-être une autre fois !

Et cependant la musique, si c'est une vraie musique, navré Monsieur Brel, doit se déployer au-delà des mots. Enfin, j'écris « doit »... disons « peut ». Mais moi, je trouve ça plus « sérieux ». Souvenons-nous que Brassens mettait très fréquemment cinq, six compositions musicales et parfois davantage sur ses textes, jusqu'à obtenir l'amalgame idéal à ses yeux. Me semble donc plus sérieux d'éviter de coller pas à pas à la structure d'un texte ou de chercher à se couler dans le rythme supposé que les vers lui donnent. C'est un peu flemmard de se laisser aller à le faire, selon moi... De la même manière que si l'on illustre un texte avec une image ou un dessin, on cherchera à introduire un effet de décalage et pas un effet de commentaire... Dans une chanson, l'enjeu est bien sûr d'éviter l'écueil de la banalité d'un cadencement répétitif. Honneur à la grande anecdote :

*Au clair de la lune,      Prête-moi ta plume  
Mon ami Pierrot,      Pour écrire un mot*

Musique dont on pense qu'elle fut composée par Lully, qui n'était pas à proprement parler un compositeur de chansons, j'en conviens...

Brassens savait rendre ce jeu ô combien subtil :  
*Au près de mon arbre      Au près de mon arbre  
Je vivais heureux      Je vivais heureux  
J'aurais jamais dû      J'aurais jamais dû  
M'éloigner d' mon arbre      Le quitter des yeux*

Ensuite, les couplets de cette chanson de Brassens se prolongent toujours en impair, et alternent les 5 et les 7 pieds.

*Parce que depuis tant d'années  
C'était pas une sinécure  
De lui voir tout le temps le nez  
Au milieu de la figure (...)*

Mais rien ne transparaît ou plutôt, on ne bute jamais sur un cadencement contraint, qu'il soit mélodique ou rythmique. Tentez votre chance en chantant ces lignes avec la musique de « Ne me quitte pas » (ou mieux : faites l'inverse !), vous sentirez je pense, ce que je suggère...

Autre expert, Bernard Lavilliers. Il utilise très souvent des métriques courtes et impaires comme ici dans « Y a peut-être un ailleurs »...

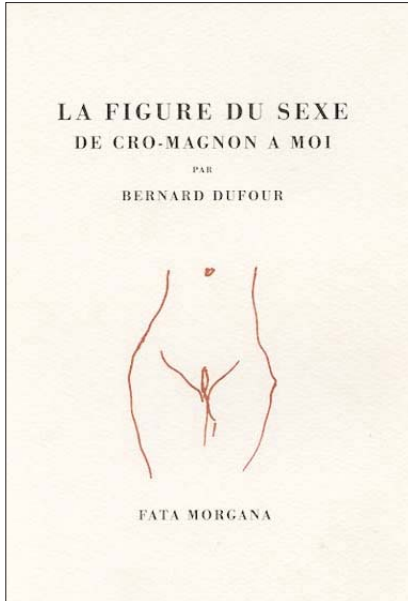
*Je prends la tangente  
sous l'arc de la nuit  
sur ma nuque bleue  
cheveux noirs de pluie  
y a peut-être un ailleurs,  
un accord majeur.*

Pas moyen, vous en conviendrez, d'entendre ici ce (1-2)(1-2-3), simplement parce que, comme chez Brassens, le déroulé des phrases musicales n'est pas fixé aux cinq pieds, et bâti avec cinq notes de musique collées sur les cinq syllabes du vers. Dans le cas précis de cette chanson de Lavilliers, il s'établit sur dix. Notez que chez Brassens, c'était vingt pour les refrains et vingt-huit pour les couplets ! Vous pourrez également constater que, dans la chanson, la longueur de la phrase musicale traduit bien souvent une qualité d'inspiration musicale plus grande et plus forte lorsqu'elle semble planer sur le texte que lorsqu'elle colle à la longueur du vers ! Différence entre illustration et composition...

Et Verlaine dans tout ça ? Entre nous, pour un texte qui définit l'art poétique de l'impair je trouve que me forcer à prononcer les e muets de préfère (Et pour cela préfère l'impair) ou de soluBLE (Plus vague et plus soluble dans l'air) pour parvenir aux neuf pieds visés... c'est un peu flemmard là encore, non ?

Michel Lalet

## LA FIGURE DU SEXE DE CRO-MAGNON À MOI



**BERNARD DUFOUR** (Fata Morgana)

(Édition bicolore mise en page par l'auteur. Nombreux dessins.)

Quel artiste? Allez vers la Bibliothèque. Bernard Dufour?

Une émission, dont il est l'invité, en mai 2006, sur la censure, n'est plus à l'écoute. Traces qui permettent de lire quelques-uns des axes de sa pensée: «le souhait de montrer l'intime (ce qu'il y a de plus important); rejeter la censure que les individus s'imposent à eux-mêmes, ou les coupes faites par les familles. "Il faut faire comme s'il n'y avait pas de censure" nous dit-il comme une sorte de devise...»

Le livre: «Il est étrange que, dans les grottes, sauf quelques personnages masqués ou déguisés comme le prétendu sorcier des Trois-Frères, toutes les femmes et tous les hommes soient nus». Description, l'état de ces premiers hommes nus, rasés, de ces premières femmes, coiffées, portant

bijoux mais nues, leurs sexes sont mis en scène ostensiblement. Anonymes, acéphales ou traits sans grande signification. Les animaux vont se compter par milliers, les humains représentés, par dizaines, sur vingt-cinq mille ans. Bernard Dufour constate les règles posées et respectées par ces dessinateurs des grottes.

Il nous invite à le suivre avec ces interdits, depuis la Renaissance. Rubens, Delacroix, Otto Dix, Degas, Toulouse-Lautrec, corps nus, sexués, anonymes ou alors femmes de rien, prostituées, d'où le goût des artistes «le passage de l'atelier au bordel n'étant lié qu'à l'accomplissement du travail ou à la recherche du plaisir, les deux se mêlant parfois».

Dans les musées, pas de femmes nues sexuées! Impudicité presque toujours recouverte. À la chapelle Brancacci, à Florence, Masaccio a peint l'homme et la femme nus quittant le jardin, ils souffrent et un personnage ailé, de la main gauche, indique le chemin censé les éloigner. Il dresse une épée de la main droite. L'interdit les frappe, l'angoisse les saisit! Extraordinaire nouveauté et révolution apportée par Masaccio, il peint un homme et une femme de ses amis qui ont posé nus! Eux, frappés, est-ce ce qui nous attend tous alors? Ici, est représenté le premier cri de la peinture, la voix du sexe. Masaccio se délire «des figures archétypiques, stéréotypées, académiques, canoniques». Il invente, l'art est bouleversé, la peinture moderne occidentale rencontre les tabous de Masaccio.

Lisez, l'homme ne bande pas, l'individu femme, les poils du pubis seulement. Des dessins accompagnent toute cette démonstration. «(...) la figure et pas de sexe ou le sexe et pas de figure.» Pas d'exhibition, pas d'attentat à la pudeur! «La tête des femmes / le con, jamais ensemble toujours séparés / l'origine du monde.» Courbet.

Ce petit livre, moins de trente pages, aborde la part intime: les filles draguées; Martine, en 1972; une étudiante de Toulouse; sans peindre jusqu'en 1998 puis Laure et un drame de l'histoire privée, Anne suicidée, son cadavre à l'atelier, en 1953, le fondement d'une vie de peintre, d'artiste.

**Dominique Navet**



## LES LONGS VOYAGES DE RENAUD LACOCHÉ

*Parfois on laisse passer les gens*

*Par négligence avec le temps*

*Croyant leur être indifférent*

*Voyant leur être différent*

*Ce n'est que plus tard qu'on comprend*

*Avec le recul, sans l'argent,*

*Que le manque nous gagne au présent*

*Comme en hiver au mauvais temps*

*Car*

*Faudrait savoir à chaque instant*

*Que nous ne sommes que des passants*

*Sans recevoir donner tout l'temps*

*Pour durer un peu plus longtemps*

*Faudrait pouvoir – si seulement... –*

*Pouvoir vivre à deux cents pour cent*

*Un peu d'espoir-médicament*

*Car nous ne sommes que des patients...*

La voix est douce, sensuelle, le blues la fait frissonner, le rock ne lui enlève rien de sa ferveur. Le train démarre de la gare de Tergnier, Aisne. Autrement dit de l'enfance car la vie était alors cheminote. C'est d'ailleurs d'un ancien cheminot reconverti en clown qu'il tient sa passion: la scie musicale. Seulement, lui, il en a fait un véritable instrument, il l'a glissée dans la pop rock. Ses sonorités étranges, planantes, accompagnent les voyages auxquels il nous convie sur ce CD récent. Dix-neuf titres, autant d'échappées vers une autre vie. Le bruit des essieux, des freins, des portières, le bruit ternaire sur lequel, enfants, nous partions à la conquête du monde. Il y a bien sûr du Cendrars là-dedans, mais d'un poète suisse qui laisserait de côté sa fureur de la Grande Révolution pour ne garder que sa tendresse pour la petite Jehanne de France, *Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?* De Montmartre, oui, de la France et, presque, du monde connu tant la musique de «Scieur Z» nous engouffre d'un délicieux frisson: et si c'était ça, la vie? *Train de vie* nous lave l'âme.

C'est un CD, c'est aussi un spectacle multimédia. Et, bientôt, un recueil, aux éditions Les soleils bleus, avec une préface de Ravalec (l'auteur d'un fulgurant *Pur moment de rock'n roll*). En pleine possession de ses moyens artistiques et dégagé des influences, Renaud Lacoche trace sa voie.

Un second CD le prolonge : *Scie-né-musik*. Il y développe les musiques de films imaginaires. Outre la scie, on y entend un instrument dont il est l'inventeur, la guitare-cello.

Alors on se demande Mais que ne fait-il pas ? Car le prof d'arts plastiques a de multiples talents et le film d'animation (visible sur internet) réalisé sur *Les passants* est une splendeur.

**Louis Schiettecatte**

*Train de vie* et *Scie-né-musik* sont édités chez Muséa Parallèle.



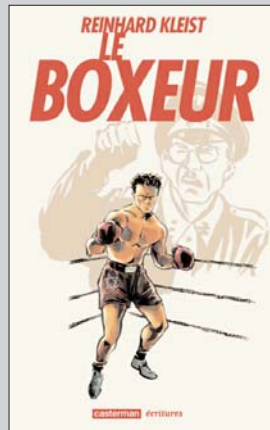
## nécrologie

### MARTIN SHAKESHAFT

La photo a été prise le 13 octobre 1984, le jour de ses cinquante-neuf ans. Quelques mois plus tard, il allait être licencié des mines de charbon du Yorkshire, avec vingt mille autres travailleurs. Il pose en tenant de ses deux mains, devant son ventre, sa lampe de mineur où on peut lire, gravé dans le cuivre, Cortonwood / Rotherham. Il a le visage sévère de ces têtes emperruquées qu'on voit dans les musées ou les vieux manoirs. Martin Shakeshaft était persuadé ce jour-là que la grève commencée six mois plus tôt serait gagnée et que Thatcher serait bien obligée de démissionner. Il pose pour la postérité, c'est-à-dire pour que ses petits-enfants soient fiers de leur grand-père. Il est mort le 8 avril 2013 des suites d'une longue maladie. Il avait demandé que sa lampe de mineur soit placée dans son cercueil. Ce qui fut fait. Avec, à l'intérieur de la lampe, un papier plié sur lequel le petit Harry a voulu écrire un mot.

**Jean-Louis Rambour**

## SE BATTRE POUR SURVIVRE



Né en 1925 à Belchatow, Hertzko Haft a quatorze ans lorsque les Allemands envahissent la Pologne. Parqué avec le reste de la population juive dans un ghetto de la ville, Hertzko est arrêté en 1941 et déporté dans les camps de travail de Poznan et Strzelin. En 1943 il est transféré à Auschwitz, puis au camp annexe de Jaworzno. C'est là que ses talents de boxeur sont remarqués par un officier SS qui le recrute afin de mettre sur pied des combats contre d'autres déportés. Un spectacle navrant dont le but est de distraire les gardiens du camp. Hertzko sait qu'il lui faut gagner pour éviter de mécontenter les soldats qui parient gros sur ses chances et ainsi préserver sa situation « privilégiée ». Au début de l'année 1945, alors que l'armée rouge se montre de plus en plus menaçante, les déportés entament plusieurs « marches de la mort » qui les déplacent de camp en camp. Hertzko y survit miraculeusement en s'échappant lors de la traversée d'une forêt.

La seconde partie de l'album dépeint l'arrivée d'Hertzko à New York après la libération. Rebaptisé Harry Haft, il y mènera une carrière de boxeur dans un premier temps prometteuse mais dont l'élan sera brisé en 1949 lors d'un combat perdu par k.o. contre le futur champion du monde Rocky Marciano.

Ce roman graphique retrace un destin tragique où la devise « se battre pour survivre » prend tout son sens. Le boxeur n'est pas vraiment quelqu'un de touchant, il apparaît même assez antipathique. L'aspect fascinant de sa trajectoire tient en une question : comment cet homme a-t-il pu supporter la vie dans les camps ? Affecté aux crémations, au tri des effets volés aux déportés ou à l'extraction du charbon au fond d'une mine, Hertzko ne va jamais s'effondrer. Derrière son inébranlable instinct de survie, un seul rêve l'anime : revoir Leah Pablanski, son amour de jeunesse. C'est en pensant à cette jeune fille qu'il parvient à rester debout, sur le ring ou ailleurs. Il la retrouvera bien des années plus tard, en Floride, pour une dernière rencontre bouleversante...

Un album en noir et blanc où le trait vif et nerveux du dessinateur allemand fait merveille. Le gros reproche que je ferais concerne le format, trop petit pour magnifier la maîtrise graphique de Kleist. Beaucoup de cases semblent minuscules, écrasées, et donnent par moment au lecteur la désagréable impression de regarder cette histoire par le petit bout de la lorgnette.

Cette biographie est adaptée des mémoires de Haft, publiées en 2003 par son fils, associé à deux chercheurs américains. Il est précisé en postface qu'il peut y avoir quelques confusions sur les dates et que certaines scènes décrites par l'ancien déporté sont invérifiables mais la véacité de son parcours reste indiscutable. Le récit de ce père analphabète et violent aura entre autres permis au fils de mieux comprendre pourquoi son géniteur, souvent taciturne, pouvait entrer dans des colères terribles. En racontant son douloureux passé, Harry a pu faire la lumière sur des années d'incompréhension entre lui et les siens. C'est sans doute l'aspect le plus touchant de son témoignage.

**Jérôme Prévost**

*Le boxeur* de Reinhard Kleist. Casterman, 2013. 206 pages. 16 euros.

À l'époque, on ne donnait pas vraiment de nom à l'instrument. Une sorte d'harmonium à bretelles. Et à soufflet qu'il fallait actionner à la main. Il paraît qu'on appelle ça un *harmonium indien*. Si je l'avais su il y a cinquante ans, je me serais volontiers coincé une plume sur mes cheveux en brosse comme les Indiens dessinés dans Buck John et dans Kit Karson. Question d'être dans le ton. Mais quand l'animateur musical arrivait dans notre classe, une seule fois dans toute l'année scolaire, on l'accueillait comme le visiteur débarqué d'un autre monde, sinon du nouveau monde. De la musique nous ne connaissions que les indicatifs de Radio Luxembourg, les roulements de tambour de la fanfare le 11 novembre et le 14 juillet, les rengaines des orgues de barbarie qui aplatisaient les cartons à trous comme les rouleaux de l'essoreuse détrempeaient le linge. Sur le manège de chevaux de bois, on avait droit aux *Ponts de Paris* et au *Petit vin blanc* pendant la semaine où le quartier était en fête. Quant au Teppaz, il n'entrerait dans la maison qu'un peu plus tard, avec un disque de Gloria Lasso et ses chansons à castagnettes, un autre d'Édith Piaf très accordéonisé, un dernier du jeune Sacha Distel encore tout émoustillé par sa découverte du be-bop. En attendant c'était donc l'harmonium à bretelles et à soufflet. Celui d'entre nous qui était désigné pour agiter le manche dépassant du côté droit de l'instrument était un privilégié. Non seulement il se trouvait le plus proche de l'artiste mais lui, occupé qu'il était à «faire le manche» comme on disait entre nous, n'avait pas la crainte de s'ennuyer un

tout petit peu car, malgré notre bonne volonté, les démonstrations de l'animateur et les performances de son harmonium ne maintenaient pas notre attention en permanence au meilleur niveau. Osons l'avouer. L'instituteur en profitait pour fumer une pipe au fond de la salle et l'odeur de son tabac participait au mystère de ce moment, comme à l'église l'encens semé autour d'un cercueil. Cette fumée, du tabac comme du parfum ecclésial, donnait l'impression de contenir des idées, des sentiments, des choses du cœur, à ne pas balayer de la main au risque de vexer quelque fantôme. Je crois que c'est à l'occasion d'une de ces séances, vers mes dix ans, que j'ai entendu pour la première fois le nom de *Bach*. Un curieux fonctionnement de ma mémoire me fit récemment rapprocher un lot de *Variations Goldberg* joué par Pascal Amoyel (Chambéry, 2011, espace Malraux) et le son laborieux et admirable de l'harmonium à soufflet. Je sais aussi que dans cette classe de CM2, j'eus l'impression qu'avec certaines compositions entendues un ruisseau entrain dans la salle, quelque chose de frais, d'insaisissable, bienfaisant, interminable (arrêtons-là) ; et c'est seulement vingt ans plus tard que je réalisai pour la première fois que le mot *Bach*, en allemand, signifie *ruisseau*. Peut-être du même jour naquit une envie de Passion. Selon Jean? Mathieu? Selon moi.

Jean-Louis Rambour



harmonium indien

## DE L'AMOUR DES FEMMES



J'ai lu ce livre il y a quarante ans. Je l'ai relu avec un plaisir intact, avec parfois même un émerveillement, parfois aussi un peu de ce recul qui fait qu'on aime toujours une chanson ancienne mais sans la

force de la première fois...

Roman autobiographique écrit à moins de trente ans, bien avant qu'il ne devienne un moine bouddhiste et, à vrai dire, rien ici ne le laisse pressentir. La seule religion qui s'y exprime, c'est la religion juive, à travers une mère abusive et proprement cinglée et des considérations sur la vie et sur l'ordre des choses comme on s'en pose à l'adolescence. Car Breavman a, de l'adolescence, les passions fulgurantes – son éditeur antérieur refusa le manuscrit pour «trop de sexe»... – et, à vrai dire, c'est l'essentiel de ce gros roman de 300 p. Depuis, enfant, Lisa, c'est un roman d'apprentissage, disons du corps des femmes, que Cohen nous livre là. Rien à voir avec de la prose érotique même si certains chapitres sont précis mais toujours d'un naturalisme poétique. Même la scène où il hypnotise la bonne et la déshabille pour voir et toucher n'a rien de scabreux : l'émoi du personnage le rend comique et touchant.

Avec l'université, on quitte le platonisme. C'est l'heure de Tamara. Ils louent une chambre, ils font l'amour toute la semaine, ils s'aiment. Entre eux c'est un jeu cruel qui s'installe. Longtemps après qu'ils se sont séparés, Breavman vient sonner chez elle les soirs de fort tannage. Car il y a aussi Marshall. Elle est mariée, elle divorce. Il la quitte pour trois mois, et c'est là où le livre s'arrête : il est animateur dans une colo, un enfant qu'il a pris en affection décède. Il ne sait plus où aller, Tamara n'est pas seule, il souffre de l'absence de Marshall, il lui écrit...

Pas de fin donc : Breavman est toujours cet ado immature qui ne sait ni quoi faire de sa vie ni quoi faire de son amour des femmes. On a un peu envie de le secouer, de le houspiller tant il nous a fait rêver sur ces jeunes filles/jeunes femmes. Il ne sait rien de la vie, ses convictions font long feu. Même ses premiers succès littéraires, il est incapable de les convertir. C'est un livre tout entier qui ressemble à la



chanson de Cohen, « *Suzanne* » : il y a un personnage envoûtant, on ne le comprend pas toujours mais on le suit. On aimerait juste qu'il s'en sorte...

Leonard Cohen –  
« *The favorite game* », 10/18, 197p.

### LE DISCOURS DU TRAÎNEUX



Le CD comporte dix-sept chansons et deux instrumentaux. Le livre, une cinquantaine de textes et chansons, pas mal avec partitions. Gaston Couté (1880-1911) était un poète libertaire originaire de la Beauce. L'accent s'en entend ici dans les chansons.

Je me souviens avec dépit de la lippe que je faisais naguère en entendant parler de ce que je prenais pour des chansons de terroir. Je n'avais rien compris. Ou l'époque (après 68) avait tendance à confondre le folklore du retour à la terre et la parole authentique et forte des gens de la terre.

Chez Couté, aucun folklore. On est dans le duel inépuisable de la vie et de la mort, de la richesse et de la misère. Dans *La complainte des ramasseurs d'morts*: *Troués pau's bougr's su' l'devars des mottes / Étint allongés tout à plat / Coumme endormis dans leu' capote / Par ce sapré matin d'verglas... / Quant au s'cond, il 'tait tout d'eun' pièce / Mais eun' ball' gn'avait villé l'front / Et l'sang vif de sa bell' jeunesse / Goulait par un michant trou rond...* On en frissonne en entendant Bernard Meulien et Gérard Pierron alterner récitatif et refrain. Rimbaud et ses *deux trous rouges au côté droit* ont moins de force et de violence que ce *front villé* par où *goule* le sang vif.

Couté a beaucoup écrit sur les chemins et les chemineaux, beaucerons comme il se doit mais la région n'importe ici que pour donner un accent. Un Lorrain ou un Ch'ti dirait ces textes, ils en auraient tout autant de force, mais un comédien-français non. Hélène Maurice apporte la rudesse de sa voix faubourienne. Elle inter-

prète *La Toinon* avec une telle conviction que le texte, pourtant masculin, fait surgir le personnage. La Toinon est partie à Paris où elle mène grande vie en se prostituant. Et lui, le narrateur, en était amoureux quand ils allaient, *tout p'tit mioches*, ensemble à l'école. On est là dans du Berthe Sylva, dans *Du gris*, dans *La complainte de la Butte*.

C'est beau, c'est ample, ça roule dans la bouche avec la rocaille de cette langue pauvre. Et une chanson comme *Le temps d'amour* rejoint le panthéon des chansons amoureuses, à côté des *Feuilles mortes* et des Piaf: *La vie est court' ma mie jolie / Mais l'amour est moins long qu'la vie... / Notre amour dur'ra c'qu'i' dur'ra...* Tous les jeunes gens bêlant sur les ondes leur désenchantement delermien ne disent pas le quart du refrain de Couté. Qui conclut magnifiquement *Mais avant qu'il meur' ma mignonne / Gaspillons pas l'temps qu'il nous donne / Notre amour dur'ra c'qu'i' dur'ra...*

Un titre me fascine: *Idylle des grands gâs comme il faut et des jeunessees convenables!* Couté y cloue au pilori la ville, *L'chef-yieu d'canton a troués mille âm's, et guère avec.*

*Et guère avec*: tout est dit.

Gaston Couté – « *Le temps d'amour* », *Piquet et Colégraphe* – 2011

### LA MISÈRE DU MONDE

Ah, cette belle vieille écriture apprise à l'école, quand les mots charriaient aussi les idées, les espérances, les enthousiasmes, les combats!... Comme j'aime m'y replonger. Si loin de ce que j'écris, de ce que j'aime

ordinairement lire. Même Michon, même Bergounioux, si leurs phrases sont même ment charpentées, déroulent d'autres univers. Leurs personnages ne sont pas si entièrement campés, aujourd'hui que l'image nous abreuve, on se limite à l'essentiel. Oui, ça me



frappe, malgré la date (on est déjà sous Giscard!) Clavel a une écriture d'avant le cinéma. Il écrit pour que, pour le lecteur, tout adienne par les mots.

Attention, il n'écrit pas comme si le cinéma n'existait pas: « *La saison des loups* » est un magnifique scénario pour le grand écran. Il affirme d'emblée le cadre: la (Franche) Comté, la petite ville de Salins, en 1639, une année de peste. Son personnage principal, un charretier, a été désigné pour fossoyer aux « loges », l'endroit où les pestiférés sont reclus, à l'écart, dans les hauteurs. Il y monte avec le Père Boissy, un homme au charisme sans borne, solidement ancré dans sa foi. Le charretier va d'abord vouloir échapper à une tâche qu'il juge injuste, il va tenter de fuir et il y aurait bien réussi si quelque chose comme sa conscience ne l'avait ramené aux loges. Outre le jésuite qui va y laisser la vie, d'autres personnages sont campés: une femme avec qui il passe une nuit fiévreuse mais va causer sa perte, un sergent aviné qui, finalement, se révélera touché par une certaine grâce, un charpentier de rencontre...

Et la campagne comtoise, l'hiver, les renards et les loups qu'on ne voit jamais de près mais qu'on entend et dont on voit les coups de dents dans le corps des morts. La vie rude de l'époque est dessinée avec une justesse époustouflante.

Et puis, même si le message ne m'apparaît pas d'une clarté lumineuse – Mathieu Guyon finira pendu par un tribunal inique –, le romancier trace des pistes. Celle de la rédemption finale, à l'image du confesseur aux « yeux de source »? Celle du sort qui s'acharne sur les gens de peu et leur prend tout, la jeunesse et la vie? Celle d'un âge obscur où religion et sorcellerie allaient de pair?

On sent la volonté d'une écriture « mise au service ». Je sais le concept tout à fait discutabile et je ne connais pas suffisamment Clavel pour pérorer sur lui mais il y a, dans mon esprit, une parenté forte avec Giono. Avec l'idée qu'il ne suffit pas d'avoir un bon scénario mais qu'en plus il faut quelque chose qui ressemble à une idée du monde. Peut-être même à un projet... 350 pages, prévoir deux soirées studieuses...

Bernard Clavel – « *La saison des loups* », *Robert Laffont*, 1976

## LES PIEDS BANDÉS



On a connu Li Kunwu sur le tard, grâce à sa collaboration avec son ami Philippe Ôtié pour *Une vie chinoise*, récit autobiographique retraçant l'histoire moderne de la Chine. La série, maintes fois récompensée, est disponible aux éditions Kana. C'est chez le même éditeur qu'a paru *Les pieds bandés*, où l'auteur revisite une nouvelle fois un aspect historique de son pays à travers sa propre histoire.

Chunxiu n'est encore qu'une enfant lorsque sa mère lui fait bander les pieds. Six sept ans, tout au plus. L'opération, extrêmement douloureuse, était une étape nécessaire dans la Chine impériale pour espérer un bon mariage. L'objectif de cette opération était que le pied ne dépasse pas les 7,5 cm, taille idéale qui était appelée « lotus d'or ».

La méthode est violente : après avoir baigné les pieds dans du sang frais afin de les rendre plus souples, on rabat les orteils contre la plante du pied et l'on courbe au maximum la voûte plantaire. Le pied est ainsi enfermé dans des bandages serrés. Cette tradition,

subie de plein fouet par la jeune Chunxiu, est censée faire d'elle une femme du monde, courtisée par tous. Mais la révolution et l'instauration de la première République vont tout changer.

On est sans cesse partagé entre la curiosité et le dégoût dans ce récit bouleversant : curiosité pour une exception culturelle dont on peine à comprendre l'intérêt et les enjeux, et dégoût pour l'acte en lui-même, d'une rare barbarie. Difficile en effet d'y voir autre chose qu'un avilissement de la femme, que sa réification. Li Kunwu nous montre de façon quasi documentaire l'opération et les souffrances qu'elle engendre. Il sait nous montrer également les nombreux présents et la place de choix qu'occupera Chunxiu durant cette fin de dynastie, jusqu'à la révolution.

Car à travers le destin tragique de celle qui fut sa nourrice, Li Kunwu semble nous montrer que pour qui a traversé le XX<sup>e</sup> siècle en Chine, il n'y eut que peu de répit. Les jeunes filles n'avaient déjà pas choisi leurs pieds bandés, elles durent subir en plus l'humiliation d'enlever leurs bandages dès l'instauration de la République. Cette complexité historique, cette permanente oscillation entre progrès et tyrannie, l'auteur la laisse transparaître dans ces visages déformés, tordus, qui cachent à chaque instant une douleur contenue.

*Les pieds bandés* est un très beau témoignage, complexe et touchant, de Li Kunwu en hommage à sa défunte nounou. Celle qui lui racontait les légendes d'antan, les « vieillesse féodales » honnies par le régime. Il l'exprime très humblement en préface de l'ouvrage : « J'ai aujourd'hui quasiment le même âge que Mme Chunxiu alors. J'en ressens davantage de manque et de gratitude ».

Tristan Wallet

*Les pieds bandés*, Li Kunwu, éd. Kana, 15€

RÉGIS DE SÀ MOREIRA  
LE LIBRAIRE

Il faisait froid à S... ce jour-là. Je revenais d'un enterrement. Je suis entrée me réchauffer à la bibliothèque. J'en suis sortie avec ce livre. Comme un cadeau. Nous parlions, de tout, de nous, de livres quand Nicolas l'a saisi (il était sur l'étagère des coups de cœur), l'a ouvert et s'est mis à nous en lire des extraits au hasard, murmurant, susurrant ou riant, ponctuant sa lecture de la formule magique, incantation, petite phrase de respiration, le fameux « poudoupoudoupou » qui rythme les entrées et sorties des clients du Libraire. Comment résister à une telle invitation de lecture ? Je voudrais pouvoir faire de même pour vous inviter à lire ce petit livre. Déconcertant Surprenant Amical Surréal... oh, je ne sais quel qualificatif employer pour en parler. Mais d'abord les présentations :

*Le Libraire n'a pas de nom, il est le libraire.* Sa librairie est à des milliers de kilomètres de l'endroit où vous vous trouvez. Le libraire est un grand buveur de tisanes : un client, une tisane. Avant c'était un client, un café, mais son cœur... Dès qu'il ouvre un livre le libraire était heureux (...) il avait l'impression qu'on prenait soin de lui. Il avait le sentiment d'être aimé. Le libraire refusait de vendre de la merde, alors il lit tous les livres qu'il met sur ses étagères.

*Le libraire* ressemble à un livre, à la couverture épaisse. En prologue, nous rencontrons trois femmes en croisière, trois mystérieuses dont nous comprendrons la présence ensuite. Chaque petit « chapitre » nous est occasion de découverte d'un visiteur... « poudoupoudoupou »... Il y aura la plus belle femme du monde, le voyageur, la question, qui vient souvent, Dieu, l'ancien ami, une femme nue, une femme habillée de toutes les couleurs, une grande dame en noir...

- Où puis-je poser ma faux ?
- Accrochez-la au portemanteau.
- On m'a parlé de poésie...

*Le libraire* accompagna la grande dame dans une allée. Les livres tremblotèrent mais le libraire les rassura d'un regard. Et le libraire sort des livres de poésie. Au fur et à mesure qu'il lui sort des trésors de poésie, des bijoux, des diamants, des rubis, la grande dame devient de plus en plus pâle... La grande dame en blanc reprit sa faux et renouilla peu à peu en se dirigeant vers la porte.

Cette invitation à découvrir ce petit livre n'est pas à la hauteur du cadeau qui me fut fait ce matin-là...

Aline Salomon

*Le libraire*, R. de Sà Moreira. Au diable vauvert.

CHARLOTTE DELBO  
D'AU-DELÀ...



"Aucun de nous ne reviendra", oui c'est ce que j'ai éprouvé, ce que chacun de nous, je crois a éprouvé, [...] L'être humain résiste... C'est là que la parole est venue au secours de la vie, par ces réserves qu'on a dans la tête, se réciter des poèmes, se rappeler des choses, en parler; c'est le réconfort une parole, c'est la preuve que vous avez encore votre tête, c'est être là, vous n'êtes pas encore anéantie... Moi, j'ai une grande foi dans la parole et la communication, je suis peut-être un peu démodée mais je ne crois pas à l'incommunicable, je crois que les mots ont une force qui leur permet de toucher les gens au cœur.

Ces mots sont de Charlotte Delbo, résistante, écrivain, évoquant l'enfer d'Auschwitz où elle fut déportée, avec deux cent vingt-neuf autres femmes résistantes, déportées politiques, qui partirent de Compiègne en janvier 43.

Charlotte Delbo est née en 1913, dans une famille très modeste. Elle rencontre Louis Jovet par hasard alors qu'elle venait lui demander un entretien pour un petit journal de philo. Philo qu'elle découvre à l'université ouvrière, lancée par le Parti communiste au début des années trente, côtoyant des gens comme Georges Politzer ou Henri Lefebvre avec qui elle travaillera bien plus tard. Jovet lui propose de devenir son assistante. Avec lui elle apprend l'exigence et le théâtre que déjà elle avait découvert – aux places à petit prix – elle va s'immerger dedans. *Ondine* de Jean Giraudoux, que Jovet aimait tant et *Le Misanthrope*

notamment lui seront, au camp, des soutiens précieux.

En 1941, elle part avec Jovet pour une tournée en Amérique latine, tournée missionnée par le gouvernement de Vichy. Mais elle sait que Georges Durdach, son mari, qui est communiste, risque sa vie tous les jours dans la Résistance. Elle le rejoint. Les brigades spéciales acharnées contre les résistants communistes les livrent à la police française. Qui les transmet ensemble aux Allemands. Ils sont emprisonnés à la Santé. Georges est exécuté. « C'est ce qui le faisait beau, d'avoir choisi », dira-t-elle.

À Auschwitz, où il faudra rester des heures et des heures dans le froid pendant cette épreuve de l'appel durant lequel nombre de ses compagnes mourront, elle s'accroche aux mots car « la façon de rester soi-même c'était de se rassembler, de se concentrer sur ce qu'on avait été avant. Tout le monde pensait à son passé, et pour meubler le temps, on pensait à ce qu'on avait lu, on reconstituait les poèmes dans la tête. J'ai réussi à en retrouver cinquante-sept, parfois je butais pendant des jours sur un vers. Il ne fallait pas avoir la tête vide ».

Parfois, au camp, il lui semble les perdre, ses mots d'avant, et ses « figures de théâtre devenaient des spectres dans les marais ».

S'accrocher aux mots pour empêcher la folie de vous anéantir :

« [...] Est-ce cela être mort / La bouche ne forme pas les paroles / Le regard part à la dérive / C'est le regard de la folie / Les autres disent elle est devenue folle / Et elles font appel aux mots / Qui doivent réveiller la raison / Il faudrait leur expliquer / Les lèvres s'y refusent / Les muscles de la bouche veulent tenter les mouvements de l'articulation / Et n'articulent pas / Et c'est le désespoir de l'impuissance à leur dire l'angoisse qui m'a étreinte / L'impression d'être morte et de le savoir. »

Charlotte Delbo a passé vingt-sept mois en déportation, elle est revenue. Mais qu'est-ce que revenir de cela? Se remettre à vivre... Elle si forte, elle qui est revenue, elle doit dire, car sinon « qui rapportera ces paroles? » Dire, par petites touches, impressions, au plus près, « aussi proche que possi-

ble de l'incommunicable » selon Marie-Claude Vaillant Couturier, qui était avec elle dans ce convoi et qui raconte avoir rencontré là-bas le pire de ce que peut être l'être humain, mais aussi le meilleur. Elles ont fait l'expérience d'une fraternité qui les a tenues : « Nous avons formé un groupe extrêmement compact, extrêmement solide, extrêmement serré, les unes contre les autres, [...] un corps entier qui était toujours aux aguets ».

Fraternité qui les tint si fort qu'au retour, certaines perdant le soutien du groupe se mettront à « flotter ». Elle a pour décrire cela des mots si beaux, si forts : « À l'arrivée mes camarades devenaient diaphanes, perdaient couleur et forme, tous les liens qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà [...] À l'arrivée, je ne les reconnaissais plus, si impalpables, si fuyantes, que je doutais de mon existence propre [...] Avec la disparition des autres, je disparaissais... »

Dire, avec cette exigence du mot juste, dire parfois de façon abrupte, violente, froide lors d'un repas avec des amis : « On ne peut pas faire griller de la viande quand je suis là ! »

Pour le centième anniversaire de sa naissance, cette année, des événements, lectures, pièces de théâtre se préparent. Si vous le pouvez, allez à la rencontre de cette dame, à la voix gouailleuse, façon Arletty, qui, lorsqu'elle fut remise, afficha un amour de la vie et une volonté d'en goûter tous les instants avec gourmandise – épicurienne, elle adorait le champagne, la conversation, les livres. Elle dut aussi se battre contre un cancer.

Et, jusqu'au bout elle restera fidèle à ses engagements, aux côtés des Algériens, engagée pour la Grèce contre les colonels, pour le Portugal et la révolution des œillets...

Tant à dire encore! Car il faut, ajoute-t-elle, « dire quelque chose qui donne le droit d'être habillé de votre peau et de votre poil ».

Aline Salomon

1. *Aucun de nous ne reviendra*, 1965, éditions de minuit, est le premier ouvrage de Charlotte Delbo, écrit à son retour du camp. Il ne sera édité, par choix, que vingt ans après.

2. *Spectres, mes compagnons*, Maurice Bridel, Lausanne, 1977; réédition, Berg international, Paris, 1995.

3. *Qui rapportera ces paroles?* tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, Paris, 1974.

## LE BRUCOLAQUE

Le brucolaque quitte subrepticement son tombeau la nuit pour se repaître du fluide vital de ses victimes qu'il attaque à la gorge. C'est par le truchement de la culture slave que le *vrykoluka* grec, simple spectre qui s'en prend indifféremment aux animaux et aux hommes, est devenu le *merjovjec* suceur de sang. Les habitants des Carpates ont fait de ce défunt dont on n'a pas correctement honoré les funérailles, le *drakul*. En publiant son *Dracula* en 1886, Bram Stoker immortalise et le mot et la figure du vampire.

Le mythe ne date pas d'hier. Il apparaît à travers le monde entier sous des formes multiples et prend sa source dans de nombreux documents censés rapporter des faits réels : récits, témoignages, croyances et faits-divers. Les vampires semblent donc n'avoir épargné aucune terre émergée, aucune époque et aucune société humaine. La crainte du retour des morts en est certainement à l'origine. Les suceurs de sang sont constitutifs des croyances dans lesquelles le sang, la terre et la nourriture sont inextricablement liés. Dès le premier moyen âge, de nombreux témoignages relatent que des morts s'en prennent aux vivants. La notion de vampirisme en Occident accompagne les grandes épidémies de peste et de choléra. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, étrangement à l'aube des Lumières, que se produit ce qu'on appelle de nos jours « l'épidémie vampirique ». Une véritable frénésie s'empare des villes et des campagnes du nord et de l'est de l'Europe. Devant le nombre de tombes profanées, les autorités se voient dans l'obligation de sévir contre une telle folie collective. C'est alors que des écrivains<sup>1</sup> finissent par s'emparer d'un phénomène jusque-là essentiellement populaire. Ainsi Goethe est-il le premier à écrire un long poème sur ce thème, même si le terme n'est jamais utilisé dans *La Fiancée de Corinthe*. Le vampire y devient un être romantique victime d'une injuste malédiction. D'autres prêteront au personnage des traits plus cruels.

Le mythe fascine encore aujourd'hui. C'est qu'il répond à l'angoisse de la mort, d'une mort refusée. Angoisse de notre temps ! Nous savons que l'éternité nous est fermée mais nous n'y sommes pas encore complètement résignés. Le vampire est

l'être qui a conquis la mort, qui a contourné les règles de la mortalité quotidienne et qui se situe aux frontières de la société. Dans ses agissements, il ne se donne aucune limite morale et il n'a aucun remords, il est irrémédiablement damné. L'image du non-mort symbolise tous nos interdits, elle est celle d'une sempiternelle frustration.

La littérature et le cinéma ont doté ce personnage maudit de la fascination sexuelle. « De son être, émane désormais l'aspect terrifiant de Lucifer et le charme irrésistible de Don Juan<sup>2</sup>. »

À revivre chaque nuit et à ne savoir que faire, les noctambules finissent toujours par trouver le temps long. Bien que sanguinaires, certains peuvent tomber amoureux, d'autres, mélancoliques et tristes d'avoir jadis aimé et perdu l'objet de leur cœur, recherchent une compagnie. Une terrible surprise attend l'imprudente qui croiserait le dandy vêtu de noir, enveloppé dans une longue cape, et tomberait sous le charme de sa voix suave et de son accent roumain. Quant à ceux qui s'approcheraient d'une femme à la pâleur évanescence, beauté irrésistible aux ongles acérés, je leur conseille de manger promptement de l'ail. Heureusement, il est des figures de vampires moins attrayantes, oreilles pointues, corps difforme, mains noueuses et haleine fétide dont on saura se garder en leur enfonçant un pieu dans le corps. Mais là, je vous invite à la plus grande prudence car il pourrait s'agir de l'un de vos innocents voisins.

Doués de raison, nous nous croyons à l'abri de telles superstitions et pourtant, le vampire est encore parmi nous. Fantôme humain, il prend naissance dans ces régions incertaines et obscures de l'inconscient, dans lesquelles s'expriment de vagues mais significantes réminiscences.

1. Nombre d'auteurs ont brodé sur le thème du non-mort. Pour ne citer que les classiques du genre : *La fiancée de Corinthe*, Goethe (1797) ; *Le vampire*, John William Polidori (1819) dans le *Traité de vampirologie* ; *La morte amoureuse*, Théophile Gautier (1836) dans le recueil *Récits fantastiques* ; *Ligéia*, Edgar Allan Poe (1838) dans le recueil *Histoire extraordinaires* ; *La Dame Pâle*, Alexandre Dumas (1849) ; *Les métamorphoses du vampire*, Charles Baudelaire (1857) ; *La vampire*, Paul Féval (1866) ; *Carmilla*, Joseph Sheridan Le Fanu (1871) ; *Le Horla*, Guy de Maupassant (1885) ; *Dracula* (1896), *L'invité de Dracula*, Bram Stoker (1897)...

2. Bram Stoker

Elle ne connaît de la vie que les quatre-vingt-huit touches de son Steinway. Cinquante-deux blanches, trente-six noires car, dans la vie, il y a toujours un peu plus de jours que de nuits. Ce jour-là elle sort. On est dans l'été, le soleil arde. Elle s'assoit à la terrasse du café. Un thé comme d'habitude. Elle se ravise : Aux fruits rouges, le thé ! car elle se sent l'âme... comment dire?... légère, pleine d'envies, une impatience lui piétine le cœur. Et si c'était ça, la vie ? Quelque chose d'autre... Elle lève le nez et alors elle l'aperçoit, qui la regarde. Ce sont ses yeux qu'elle voit. Noirs, ardents. Elle boit une gorgée, elle y revient. Il la regarde encore. Elle n'a pas souvenir qu'ils se connaissent. Non, elle ne l'a jamais vu. Elle se souviendrait de ses yeux... Elle le voit qui se lève, il contourne les tables et s'approche d'elle. Le cœur lui saute dans la poitrine. Il est en bras de chemise, il a... Mais déjà il est à trois pas. Il s'arrête : Je peux ? dit-il en désignant la chaise vide face à elle. Elle ne répond pas, elle le regarde. Deux pas, un pas. Il demande à nouveau Est-ce que je peux ? Sans doute a-t-elle souri car il tire la chaise et s'assoit. Il la dévisage avec lenteur, les cheveux, le front, le nez, la bouche... Elle sentirait presque ses mains. Quelque chose en elle lui happe le cœur, comme la mâchoire d'un crocodile. Quelque chose la mord avec violence. Il dit Je vous aime. Elle ferme les yeux, elle n'est plus nulle part. Le sang lui bat aux tempes. Quand elle ouvre les paupières, elle plonge dans ses yeux, ils lui dévastent l'âme.

R. Wallet

Lettre bi-mensuelle publiée  
avec le soutien de la revue *Incognita*  
et des Éditions du Petit Véhicule,  
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur  
[editionsdupetitvehicule.blogspot.com](http://editionsdupetitvehicule.blogspot.com)

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Dominique Cornet, Colette Gibelin, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Nathalie, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Sédà, Luc Vidal, Roger Wallet, Tristan Wallet.

Réactions et contributions attendues à :  
[cielsenpicardie@orange.fr](mailto:cielsenpicardie@orange.fr)